gloire peut être, il imposerait son génie au monde. C'était sa bonne étoile qui lui faisait cette aumône.

—Tant pis! dit Fabra en mettant le portefeuille dans sa poche.

Et il s'en alla, frémissant, sous les ogives hautaines.

***

Mais brusquement, comme il allait franchir la barrière et passer dans la première nef collatérale de gauche, il aperçut un couple derrière un pilier; l'homme, blond et couvert d'une pelisse, la femme, jeune et portant un collet de zibeline; les étrangers de tantôt! Il fit un instinctif mouvement d'écart en les voyant. Mais eux ne le remarquèrent pas.

Tournés vers le bras méridional du transept, ils regardaient quelque chose, là-haut: la Rosace, l'immense corolle de pierre aux pétales éblouissants que des hommes de génie et de foi dressèrent jadis au flanc de l'auguste cathédrale.

—Est-elle belle! disait la femme.

Et son visage s'épanouissait dans un sourire d'admiration.

—Magnifique! approuvait le mari. Invraisemblable! Un miracle de lumière! Regarde donc ces tons verts, ces tons mauves, ces médaillons de feu, et cette double couronne de rubis! Magnifique! Incomparable! Aucune Rose du Treizième ne m'a produit cet effet-là! C'est mieux qu'Amiens, et que Saint Ouen. Il n'y a que celle de Strasbourg qui l'égale!....Et encore!....

En entendant ces paroles, Fabra s'était arrêté. Il regarda cet homme qui parlait si bien de la Rosace, et son cœur battit à gros coups, une lueur soudaine passa dans ses yeux d'artiste.

—Monsieur, dit-il en s'approchant de lui, n'est-ce pas vous qui avez laissé tomber ceci de votre poche?

Et il montra le portefeuille.

L'inconnu fut tout surpris, il tâta ses poches précipitamment et jeta sur le sculpteur un regard chargé de reconnaissance:

—Tiens! Mais oui! Comment ai-je fait?.... Merci monsieur! Vous êtes mille fois aimable. Je ne m'étais pas aperçu....

Mais Fabra s'était déjà enfui, la tête basse, en regardant vaguement à ses pieds les caresses violettes et roses dont l'Amie semblait le poursuivre.

ZOLA SUPERSTITIEUX.

On sait que la fameuse enquête médico-psychologique entreprise par le docteur Toulouse sur M. Zola, donna lieu à quelques observations secondaires particulièrement curieuses. C'est ainsi que nous fûmes initiés à une manie du fécond romancier, laquelle consiste, lorsqu'il se trouve seul, à additionner mentalement tous les chiffres qui lui passent devant les yeux. Dans les rues, par exemple, il additionne les chiffres des numéros des maisons, des voitures, etc.... Et lorsque le total de l'addition donne 7 ou un multiple de 7, voilà, M. Emile Zola ennuyé pour toute la journée.

L'auteur de la «Terre» a une horreur véhémente du chiffre 7, cette crainte superstitieuse est telle qu'il n'ose rien entreprendre le 7 du mois, quelle que soit l'ur-gence....

Or, c'est le 7 de ce mois que M. Zola a comparu en cour d'assises.

Ceux qui souffrent d'un sang corrompu et vicié, peuvent prendre en toute confiance la Salsepareille d'Ayer. Guérison assurée.

PATRIA.

XX

Nous ne voulons pas ici, dans cette étude qu'il faut nécessairement limiter, décider si la condition des Juifs à travers le moyen âge ou «l'âge obscur», comme certains l'ont appelé, et même jusqu'à la Révolution française, est due à leur race, à leur caractère, à leurs mœurs et à leur loi plutôt qu'aux sentiments ou aux préjugés de religion qui produisent les haines et qui enracinent ces haines ou ces animosités à travers les générations et pendant des siècles. Il faudrait sans doute voir les deux causes, n'en formant peut-être qu'une au fond, dans l'explication ou la décision à donner. Puis, ce n'est pas tout à fait notre sujet.

Mais nous ne faussons pas l'histoire pour les besoins d'une cause de polémiste ou de sectaire, n'étant qu'un simple moraliste croyant à la grande idée de «patrie» et la défendant, lorsque nous constatons historiquement que la condition politique, sociale et morale des Juifs dans le monde, avant la Révolution française, n'était pas précisément de celles qui vous mettent au premier rang et qui vous autorisent à dire avec une certaine fierté, de par vos titres et votre supériorité incontestable: «Judæus sum».

La philosophie elle-même, pourtant si audacieuse et si révolutionnaire au XVIIIme siècle, osait à peine être bienveillante à l'endroit des Juifs et des tribus dispersées par le monde. Voltaire, peu chrétien, les détestait jusqu'à l'injustice, et il pensait que ce n'est point avec l'histoire d'un peuple juif qu'on peut écrire une histoire sainte. Il était rare qu'un romancier, car il y en avait dans ces temps, fît jouer un noble rôle aux personnages choisis dans l'une des tribus d'Israël, et l'on sait que Shakspeare n'eut pas le génie tendre à l'endroit des Juifs.

Il n'aurait pas même fallu, dans ces temps d'injustice ou de préjugé général, aller chercher de la sympathie chez les Musulmans, pourtant des circoncis selon la loi d'Abraham, ou à-peu-près.

En vérité, avant la Révolution française, le Juif était un peu partout, pour ne pas dire partout, une espèce de proscrit moral et social auquel ses richesses mêmes ne donnaient qu'une considération relative et personnelle. Bon ou mauvais, il se sentait peu aimé et peu respecté. Son nom était souvent une injure. Dans les villes où il trafiquait et vendait, où le nez de sa race le distinguait parmi tous, le Juif avait un quartier de son nom, rarement le plus beau, et certaines rues des Juifs, dans quelques villes d'Allemagne, il n'y a pas bien longtemps encore, avaient à chaque extrémité une chaîne qui défendait la circulation la nuit.

Faut-il dire qu'aucune législation, en ces temps où les lois avaient le double caractère de varier à chaque pas et d'être iniques partout, ne se souciait beaucoup des Juifs et ne songeait guère à les protéger? Les Juifs, alors, étaient à-peu-près en dehors du droit commun, qui n'existait guère du reste, puisque le droit commun est un peu l'œuvre ou le résultat de la révolution.

Mais il faut dire, soit à la louange soit à la condamnation des Juifs de ces temps, que les Juifs ne prenaient aucune part aux révoltes, aux émeutes ou aux mouvements populaires qui devaient un jour, à l'heure de toutes les revendications et vers la fin du XVIIIème siècle, avec une justice pour tous, prendre en France un caractère inconnu jusqu'alors, s'attaquer à la féodalité et à la royauté si longtemps redoutables, et s'affirmer victorieusement, pour les Juifs comme pour les autres, voire même davantage, dans la Révolution que nul ne peut nous défendre d'appeler la grande Révolution française.

Pas même ce certain rabbin d'origine et de langue allemande qui déclarait hier cette révolution abominable!

XXI

—Abominable! dites-vous, et pour qui?

Car si nous avons constaté, dans les mots qui précèdent, le sort et la condition des Juifs dans le monde avant la Révolution françaaise, ce n'est assurémet ni pour les humilier ni pour leur faire un reproche d'ennemi.

Ce n'est pas, non plus, comme vous le pensez bien, pour incriminer la France dans ce qu'elle a certainement fait de plus courageux, de plus généreux, de plus glorieux et de plus juste dans les temps.

Mais enfin, même en France, avant 1789, politiquement, socialement et moralement, les Juifs étaient peu de chose, sinon rien. Ce n'est qu'en 1784 qu'ils avaient été exemptés de la capitation, et sans qu'on les honorât davantage. Ils étaient toujours Juifs, c'est-à-dire des hommes à part et comme des étrangers qui ne relèvent d'aucune nation. Leurs richesses étaient plutôt une condamnation qu'un titre, et si on ne les brûlait plus, si on ne les branchait pas, si on avait cessé de leur refuser l'asile et le domicile, on ne se croyait pourtant pas, vis-à-vis d'eux, obligé à une réciprocité de droits et de devoirs qui est sans doute le caractère d'une société juste et d'une civilisation désirable.

Qui donc alors les affranchit jusqu'à ce niveau supérieur et jusqu'à cette dignité?

Qui donc, quand ils étaient étrangers partout, sans un foyer protégé et respecté, qui donc, sans exiger l'abjuration et la promesse, avec une confiance absolue et une fraternité complète, leur donna une patrie véritable?

Est-ce le czar de Russie, l'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne et même celui d'Angleterre; et qui donc, en vérité, dans la reconnaissance naturelle de leur cœur et au nom de leur dignité humaine, ont-ils eu à bénir pour leur délivrance pour leur rachat moral, social et politique?

Car la fierté la plus légitime ne vous dispense point de vous souvenir et de prouver avec un peu de gratitude que la mémoire est une qualité, peut-être une vertu, surtout quand l'acte que l'on commémore fut parfaitement généreux et gratuit. Les rois, eux, font payer les concessions qu'ils font et la demi-justice qu'ils rendent, à moins qu'on ne leur arrache; mais le peuple, lui, donne libéralement, sans compter et sans esprit de retour. Un roi n'est qu'un roi, un personnage qui s'en va, du reste, et qui aura disparu demain.

Mais, dans les temps dont nous parlons, à l'époque de la Révolution française, quand il y avait dans tous les esprits le pressentiment de grandes choses, un simple prêtre français, très profondément pénétré de l'esprit de vérité et de justice du christianisme peut-être désappris par certains prélats et hauts dignitaires ecclésiastiques, avait écrit un livre de science et de conscience, sans abus de théologie, ayant pour titre: «Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs.»

Ce simple prêtre était Henri Grégoire, vulgairement nommé l'abbé Grégoire, né en 1750 à Vého, près de Lunéville, et curé d'Emberménil en Lorraine.

L'abbé Grégoire s'était également fait connaître par d'autres écrits courageux en faveur de la tolérance et de la liberté, et ce prêtre, selon l'Evangile, à qui sa haute conscience d'homme et sa foi de chrétien disaient que c'est l'âme et non la couleur de l'épiderme qui fait l'homme, n'admettait pas non plus que les Noirs fussent esclaves. Quiconque a l'âme possède en même temps la liberté et la responsabilité.

Etait-il donc possible qu'un tel homme, si courageux par la pensée, si noble par le sentiment et si chrétien par la foi, ayant l'amour et la volonté du bien, toute l'énergie et tout le dévouement des grandes choses, tout l'héroïsme de la patrie dans la grandeur de la liberté et dans la souveraineté de la justice, vît passer en indifférent la Révolution française et n'y prît point la glorieuse part du généreux initiateur, du puissant acteur et du Conventionnel trop grand pour être jugé par ceux qui ont peur.

XXII

Aussi l'abbé Grégoire, en 1789, fut-il envoyé aux Etats-généraux, vieille assemblée qui allait disparaître dans la force et dans l'unité d'une nation nouvelle, pour représenter le clergé de Lorraine; et s'il y fut, comme de justice et de raison, l'un des premiers à provoquer la réunion des trois ordres—puisque la France d'alors avait trois têtes — nous devons bien croire qu'il n'hésita pas, lui plus que Mirabeau, devant le serment fameux du Jeu-de-Paume, et que celui qui présidait la séance du 14 juillet, alors que le peuple prenait la Bastille, saurait sans peur et sans faiblesse accompagner la Révolution jusqu'au sommet formidable de la Convention.

L'abbé Grégoire n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin.

Le mi-chemin, à cette heure, aurait été un avortement ou un mensonge plutôt qu'un accomplissement ou une vérité.

Mais si chacun sait, de par l'histoire qui ne peut pas s'oublier ou se travestir, que l'abbé Grégoire proposa l'abolition de la royauté et la création de la république, vota l'abolition de tous les privilèges, demanda la suppression de la peine de mort, fut un des membres les plus éclairés du comité de l'instruction publique, fit décréter l'abolition de l'esclavage des Noirs et attacha son esprit et son nom à toutes les grandes et généreuses mesures qui ont été l'œuvre de l'Assemblée nationale et de la Convention française, il nous semble à propos, nécessaire même en ce moment, quand il est des fils qui sont ingrats ou oublieux, de rappeler que l'abbé Grégoire, l'homme et le chrétien des «Droits de l'Homme», le révolutionnaire de tous les affranchissements et l'adversaire le plus résolu de tous les préjugés que condamne l'Evangile du Rédempteur commun, fut celui par qui les Juifs obtinrent en France leurs droits civils et politiques et conquirent véritablement leur dignité humaine dans l'égalité des droits d'une même patrie, et d'une patrie la plus haute en liberté, en justice et en civilisation dans le monde.

Telle est l'histoire.

Et jamais la France, même à certains moments de réaction, ne songea à revenir sur cette mesure, à reprendre et même à diminuer ce qu'elle avait donné au jour de la distribution splendide des droits humains et chrétiens.

En plus, étant un peu celle dont l'esprit et le cœur pensent et travaillent pour tous, croyant à la noblesse son nom et à la légitimité de ses titres, trop peu égoïste pour penser que le bienfait peut vous être personnellement profitable, la France ne savait-elle pas que son exemple serait imité et suivi, que les autres, l'étonnement passé, se rendraient à sa justice, et qu'il vaut encore mieux être puni pour le bien qu'on fait que récompensé pour l'iniquité que l'on permet?

La Révolution française, sans doute, ne doit pas trop se glorifier elle-même, et si elle le fait parfois, c'est qu'on l'accuse encore. Tant pis pour les accusateurs, de moins en moins nombreux, du reste!

Quant à la France, nous ne disons pas qu'elle ait toujours été complètement juste, absolument sage, sans faute et sans faiblesse, irréprochable dans sa marche et son progrès, lumineuse et resplendissante dans une histoire sans moyen âge et sans institutions imparfaites comme les temps; mais si nous disons que la France est une patrie qu'aucun Français n'a le droit de trahir et pour qui tout Sémite est tenu à la reconnaissance, nous disons une chose très simple et toute naturelle.

J. GENTIL.

Monologue de salon

SENTIMENTALE

—Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une jeune fille aussi malheureuse que moi.

Ce matin, à dix heures, j'étais encore très heureuse. Je jouais du piano... je faisais des gammes.... et puis.... crac! me voilà désespérée.

Ce matin, maman m'a annoncé la demande en mariage, de M. Guy de Nangeac, un jeune homme charmant que je connais depuis un an et que j'aime.... depuis un an. Suis-je assez malheureuse! Vous ne comprenez peut-être pas pourquoi? Mon Dieu! c'est bien simple... et c'est encore plus triste: je suis sentimentale.... J'ai lu tant de romans anglais que ça m'a monté la tête.... J'y avais sans doute des dispositions... car enfin.... les romans anglais... depuis que j'ai seize ans, je rêve d'amour. Dans les tragédies je ne lis que les scènes d'amour; au théâtre, je n'écoute que les déclarations; je ne chante jamais que des romances où l'on parle à tête tête:

«Je t'aime! c'est un mystère, t'ai-aime! c'est un secret.»

Ce n'est pas ma faute. Aimer et être aimée, voilà ma seule ambition. Alors.... Guy de Nangeac m'aime et je l'aime.... oui, mais ce n'est pas cet amour-là que je voulais.

J'ai toujours rêvé,—et je rêve toujours,—un homme pauvre.

Un homme qui ait une âme noble et un estomac creux.

Un homme intelligent, beau, fascinant et gueux comme un rat, enfin, un poète!!

Je serais le rayon de soleil qui viendrait illuminer sa pauvre mansarde, la rose qui embaumerait sa vie (tiens! je deviens poétique!)

Je l'aimerais comme nous autres femmes nous savons aimer, avec dévouement, avec abnégation.

Je lui sacrifierais tous mes goûts mondains, mon élégance, le luxe auquel je suis habituée; je serais sa femme, son esclave. Enfin, je serais tout pour lui, comme il serait tout pour moi.

Une mansarde et dans une portion de bouilli achetée chez la fruitière du coin et des épinards, achetés aussi chez la fruitière, tout cuits, de ces épinards qu'on coupe par tranches tant ils sont cuits et puis du pain rassis, tout cela arrosé d'eau claire et d'amour, voilà la vraie vie, la seule vie, celle que je rêvais de mener avec M. de Nangeac. Que voulez-vous? j'ai de l'imagination, il a une tête de poète, je croyais que c'était un poète.

Donc depuis un an, j'ai vu M. de Nangeac dix fois.... Oh! j'en ai pris note dans mon cœur et aussi sur mon carnet, car mon cœur aurait pu embrouiller les dates.

Et, dans sa conversation, dans son regard, dans ses gestes, j'avais découvert d'emblée un poète, et j'étais si heureuse!!!

Oh! je n'espérais pas qu'il m'aimerait.... il me suffisait de l'adorer!.... Il m'aime.... maman me l'a dit ce matin à dix heures... c'est bien doux d'être aimée par celui qu'on aime!....

Oui, mais c'est affreux, et cependant, voilà la vérité: M. Guy a de beaux yeux, il est mélancolique... Eh bien, il ne n'est pas un poète...

C'est un notaire!!!

Notaire!!! j'aimerais autant épicier ou fruitier, —nous aurions nos épinards pour rien.—Aimer un notaire! être la femme d'un notaire! mais ça n'a pas de poésie, c'est vulgaire, prosaïque, bourgeois!

Puis il est riche.... alors en l'épousant, je ne lui sacrifie rien.... nous continuons à avoir une maison élégante, des domestiques... je n'illumine pas sa mansarde.— Nous ne vivons pas de bœuf bouilli et de pain rassis.... au fait je me demande si ce n'est pas bien sec à la longue? Qu'importe, lorsqu'on s'aime? Oui... on s'aime... mais... mais.... est-il nécessaire? Oh! oui! c'est indispensable.... et cependant.... est-ce «tout à fait» indispensable d'avoir mal dîné pour savourer le bonheur d'être seuls et de rêver en regardant le ciel bleu par un œil-de-bœuf?... Oui.... je n'avais jamais réfléchi.... je voulais me sacrifier à celui que j'épouserais. Eh bien, épousant un poète, je ne lui sacrifierai rien, puisque c'est mon idéal, tandis qu'en épousant un notaire, je lui immole l'espoir de ma vie. J'avais juré de ne prendre qu'un homme pauvre.... et j'oublie ce vœu si cher en acceptant une position faite.

Suis-je bête!... On va chercher bien loin des occasions de dévouement.... j'en ai un tout prêt: me marier avec Guy.... je vous conférai que cela ne me coûtera pas beaucoup, car je l'aime.... et je n'aime pas les épinards!...

ANECDOTES ET CURIOSITÉS

Les origines du jeu de dominos.

Un de nos lecteurs nous demande de lui indiquer les origines du jeu de dominos, ce passe-temps des familles, au nom bizarre.

Voici quelle serait, d'après la chronique, l'histoire de ce jeu:

Dans un des nombreux couvents entourant le célèbre monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoit au VIe siècle, deux moines avaient été enfermés un beau jour dans la cellule de pénitence, par suite d'une infraction à la règle.

Pour passer plus aisément le temps de leur réclusion, ils imaginèrent de tailler en forme de carrés, de petites pierres blanches (de craie probablement), sur lesquelles ils gravèrent des points noirs en nombre variable pour chacune d'elles. Puis ils disposèrent ces petits carrés de manière à former des séries dont les diverses combinaisons tenaient leur esprit en éveil.

Cette distraction leur fut si agréable, que, sortis de leur cellule, ils mirent les frères du couvent dans le secret de leur invention, et tout le monde, depuis le prieur jusqu'au portier, se passionna pour ce jeu.

Celui des joueurs qui avait trouvé le moyen de placer le premier tous ses dés témoignait sa satisfaction, comme il est d'usage parmi les religieux, après un travail ou une recherche quelconque, en s'écriant: «Benedicamus Domino». De sorte que le mot «Domino», revenant toujours à la fin de chaque partie, finit par servir à désigner ce jeu, auquel on ne savait encore quel nom donner.

L'exclamation «Domino»! et l'expression «Faire domino», qui s'emploie encore aujourd'hui pour marquer la fin de chaque partie, prouvent bien que c'est là la véritable origine du jeu dont nous parlons.

N'en déplaise Littré—qui prétendait que le nom de «domino» vient du revêtement en bois noir qui recouvre le dessous des dés, comme un«domino» de bal recouvre la tête de celui ou de celle qui le porte—la version que nous venons de donner nous paraît bien plus vraisemblable, sinon véritable.

Les cheminées.

Le «Journal d'hygiène» a publié une intéressante petite note sur les cheminées. Rien n'est davantage d'actualité que cette question, en cette brumeuse période où chacun s'efforce de lutter contre la froide humidité; le fumiste, dans le sens caminologique du terme, est le lion du jour.

Au cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre la vieillesse goutteuse et l'enfance foldtre.

D'après notre confrère, les archéologues ne sont pas d'accord sur la question de savoir si les anciens connurent, ou non, l'usage des cheminées. D'après certains auteurs latins, le «focus», foyer, existait bien, mais il était construit de façon que les fouilles de Pompéi, et celles plus récentes de Rome, n'en ont pas donné d'apparent. Aussi de savants architectes ne croient-ils pas à d'autre existence qu'à celle de ces sortes de conduits-calorifères qui réchauffaient les appartements.

Durant les quatre premiers siècles de notre ère, on n'utilisait que des réchauds, des «braseros» qui portaient de la braise, ou bien le foyer était au milieu d'une salle et la fumée s'échappait par des trous faits au toit. Dans certaines provinces d'Espagne, les gens du peuple ont conservé cet usage.

Au XIe siècle apparurent les premières cheminées dans les intérieurs d'appartements, et cent ans plus tard l'usage en était devenu général.

Les cheminées de cette époque se composent ordinairement d'une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur de façade, entre deux croisées.

Au XIIIe siècle, l'âtre s'élargit; tout autour sont disposés des bancs de bois où maîtres et valets viennent s'asseoir. Pendant l'hiver même, ils y prennent leur repas, le valet tenant l'écuelle sur ses genoux, et le maître mangeant sur une planche tenue au plafond par une corde.

Les cheminées ne tardèrent pas à atteindre de vastes proportions et c'est sur elles qu'à partir du XVe siècle les architectes se livrèrent à de capricieuses et parfois à de fort belles sculptures qui ont fait de plusieurs cheminées célèbres de vastes monuments. A partir du XVIIe siècle, elles prirent des proportions plus en harmonie avec la grandeur des appartements qu'elles décoraient.

ENNEMI DU MARIAGE.

La direction spirituelle de la paroisse anglaise de Bordesley était, raconte un de nos confrères, confiée, jusqu'à ces derniers temps, à un simple vicaire. C'était un ecclésiastique de mœurs irréprochables, de piété exemplaire. Il exerçait avec zèle tous les devoirs de son état, officiait, prêchait, baptisait, enterrait, conférait tous les sacrements, un seul excepté cependant: le mariage, pour lequel il avait une invincible répugnance.

Quand des fiancés venaient solliciter de lui la bénédiction nuptiale: «Méfiez-vous, leur disait-il, vous allez faire une sottise que vous regretterez toute votre vie.»

S'ils insistaient, il les faisait asseoir, leur contait, sur les inconvénients de la vie conjugale, des histoires à faire frémir, et, s'ils restaient sourds à ses conseils, s'il lui fallait se décider à les marier enfin, il les bénissait rageusement, d'un geste brusque et maussade, et leur donnait, à la sacristie, l'adresse d'un solicitor spécial pour le divorce».

Mais la plupart fuyaient: les plus timides renonçaient au mariage; les autres allaient se marier dans une paroisse plus clémente, au grand détriment de la fabrique de Bordesley, dont les finances furent bien vite épuisés. C'est pourquoi les fabriciens demandèrent à l'évêque de Birmingham d'adjoindre à leur vicaire un curé qui célébrerait à sa place les mariages.

Le vicaire en fut très satisfait, mais, le jour où le conseil de fabrique entendit prélever sur son traitement personnel les appointements du curé, il protesta avec la dernière énergie, et soumit l'affaire au Banc de la Reine: «Notre évêque, disait-il, m'adjoint un curé que je ne demandais pas.

C'est à lui à le payer.—Mais, lui répondait-on, vous ne voulez pas marier vos paroissiens.—Pardon, j'en ai marié huit.—En sept ans, et, depuis trois mois, votre curé en a uni cent douze!» Le tribunal du Banc de la Reine s'est déclaré incompétent.

Pour donner l'appétit, pour activer l'appareil digestif, la Salsepareille d'Ayer est sans rivale.

ne le verra plus. Je ferai ce que tu veux. Je le chasserai, je le chasserai. La maison est à toi. Me comprends-tu?

Luc lui toussait au visage.

—Maintenant tout de suite! répétait-il avec une insistance féroce, en se soulevant sur son lit, en poussant sa mère vers la porte.

—Oui, mon enfant; maintenant, tout de suite.

Daniel parut sur le seuil, se soutenant sur des béquilles. C'était un pauvre hère à la grosse tête pesante. Il avait les cheveux si blonds qu'ils en paraissaient blancs. Ses yeux étaient doux comme ceux d'un agneau, bleus sous de longs cils clairs.

Il entra sans rien dire; une paralysie l'avait privé de la parole. Mais il aperçut les yeux du malade braqués sur lui avec une énergie cruelle, et il s'arrêta au milieu de la chambre, appuyé sur ses béquilles, irrésolu, n'osant plus faire un pas. Sa jambe droite, raccourcie et tordue, avait un petit tremblement visible.

Luc dit à sa mère:

—Que vient-il faire ici, cet estropiat? Chasse-le! Je veux que tu le chasses. Entends-tu tout de suite!

Daniel comprit, et il regarda sa marâtre qui déjà se levait. Il la regarda, avec des yeux si suppliants, qu'elle n'eut pas le cœur de le violenter. Et alors, en tenant sous l'aisselle une de ses béquilles, il fit avec sa main libre un geste de désespoir et jeta un coup d'œil vorace vers la huche placée dans un angle. Ce coup d'œil voulait dire:

—J'ai faim.

—Non, non! ne lui donne rien! se mit à crier Luc en s'agitant sur son lit, en imposant à la femme son caprice haineux. Rien! Mets-le dehors!

Daniel avait penché sa grosse tête sur sa poitrine: il tremblait, il avait les yeux pleins de larmes. Lorsque sa marâtre lui posa une main sur l'épaule et le poussa vers la porte, il éclata en sanglots, mais il se laissa conduire. Il entendit ensuite qu'on fermait la porte, et il resta sur le palier, sanglotant. C'était un sanglot violent et continu.

Luc dit à sa mère, avec un geste courroucé:

—Tu l'entends? Il fait exprès, pour que j'attrape du mal.

Le sanglot fraternel se prolongeait, entrecoupé de temps à autre par un grognement bizarre, triste comme le râle d'une bête de somme qui va mourir.

—Mais écoute donc! Vite! Jette le en bas de l'escalier!

La femme se dressa d'un bond, courut à la porte et leva sur le muet des mains rudes, habituées à frapper et à sévir.

Luc, soulevé sur les coudes, répétait:

—Encore! encore!

Sous les coups, Daniel se tut. Il descendit dans la rue en comprimant ses pleurs.

***

Il était affamé; il n'avait presque rien mangé depuis deux jours. A peine avait-il la force de traîner ses béquilles,

Une bande de gamins passa; ils couraient derrière un cerf-volant qui s'enlevait en piquant de la tête.

Les uns le heurtèrent en criant:

—Eh! l'estropiat!

D'autres le bafouèrent:

—Allons, en course, le coursier!

D'autres, faisant allusion à sa grosse tête, demandèrent par moquerie:

—Combien la livre de cervelle? eh! l'estropié!

Un autre, plus cruel, lui fit tomber une béquille et prit la fuite. Le muet chancela, puis rattrappa péniblement sa béquille et se remit en route. Les cri-ailleries et les rires des gamins se perdirent du côté de la rivière. Le cerf volant, pareil à un oiseau des pays fabuleux, montait dans un ciel rosé et suave. Sur le quai, des bandes de soldats chantaient en chœur. C'était la belle saison, après la fête de Pâques.

Daniel, qui sentait la faim le mordre aux entrailles, se dit:

—Je vais demander l'aumône.

Le four du boulanger imprégnait la brise printanière d'une bonne odeur de pain frais. Un homme passa, vêtu de blanc, avec sur la tête une longue planche où s'alignaient beaucoup de pains dorés, tout fumants encore. Deux chiens suivaient l'homme, le museau en l'air, en remuant la queue.

Daniel crut qu'il allait défaillir d'inanition. Il se dit:

—Il faut que je demande l'aumône; sans quoi je vais mourir de faim.

Le crépuscule tombait lentement. Le ciel diaphane était tout parsemé de cerfs-volants qui se balançaient en redescendant vers la terre. Les cloches répandaient dans l'atmosphère sonore un bourdonnement profond et continu.

Daniel se dit:

—Je vais me mettre à la porte de l'église.

Et il se traina vers l'église.

***

L'église était ouverte. Au fond l'autel, illuminé de petites flammes tremblotantes, ressemblait à une constellation. La porte donnait passage à un parfum affaibli d'encens et de benjoin. Par moments, l'orgue jetait une grande gerbe de sons.

Daniel sentit soudain de nouvelles larmes lui voiler les yeux, et dans son sou cœur, il prononça cette petite prière fervente:

—O Seigneur, ô mon Dieu, venez à mon aide!

L'orgue rendit un accord qui fit vibrer les pilastres comme des instruments; puis il s'égaya en notes claires. La voix des chantres monta. Les dévots et les dévotes, deux par deux ou trois par trois entraient sous la porte unique. Daniel n'osait pas encore tendre la main.

Près de lui, un mendiant se mit à geindre:

—La charité, pour l'amour de Dieu!

Et alors, le muet eut honte.

Il vit sa marâtre entrer dans l'église, tout emmitouflée dans un grand manteau noir. Et il pensa:

—Si j'allais à la maison, pendant que ma belle-mère est sortie?

La torture de la faim était si impérieuse qu'il n'attendit pas davantage. Il volait sur ses béquilles, à la poursuite du pain. Au passage, une femme lui cria en riant:

—Tu veux donc gagner le grand prix, eh! l'estropiat!

En un clin-d'œil, il arriva à la maison, essoufflé, palpitant. Il gravit les escaliers sans bruit, avec des précautions extraordinaires. A tâtons, il chercha la clef dans un trou du mur où sa marâtre la mettait d'habitude lorsqu'elle sortait. Il la trouva, et, avant d'ouvrir, il regarda par le trou de la serrure. Luc, sur son lit, paraissait dormir.

—Daniel pensa:

—Si je pouvais prendre du pain sans le réveiller!

Et il tourna la clef, doucement, doucement, en retenant son souffle, avec la crainte d'éveiller son frère par les battements de son cœur. Ces battements lui paraissaient remplir toute la maison d'un fracas assourdissant.

—Et s'il s'éveille? pensa Daniel avec un frisson dans les mœlles, lorsqu'il sentit que la porte s'ouvrait.

Mais la faim lui donnait de l'audace. Il entra en pointant ses béquilles avec précaution, sans quitter son frère des yeux.

—Et s'il s'éveille?

Le frère, couché sur le dos, avait dans son sommeil la respiration pénible. De temps à autre, il lui sortait des lèvres une sorte de sifflement léger. L'unique bougie, allumée sur la table, projetait vers la muraille de larges ombres mobiles.

Arrivé près de la huche, Daniel, pour vaincre son affarement, s'arrêta. Il regarda le dormeur; puis, en maintenant ses deux béquilles sous ses aisselles, il s'efforça de soulever le couvercle. La huche fit un craquement sec.

Luc eut un sursaut, ouvrit les yeux. Il vit ce que faisait son frère; et il se mit à crier contre lui en agitant les bras comme un possédé.

—Ah! voleur! Ah! voleur! Au secours!

Mais la fureur le suffoquait. Et pendant que son frère, courbé sur la huche, aveuglé par la frigale cherchait d'une main tremblante un morceau de pain, il sauta à bas du lit et se jeta sur lui pour l'empêcher de rien prendre.

—Voleur! voleur! criait-il comme un forcené.

Comme un forcené, il rabattit le lourd couvercle sur le cou de Daniel, qui s'agita désespérément, semblable à une victime prise au piège. Mais Luc tenait bon contre les efforts du captif; il avait perdu toute conscience de ce qu'il faisait; il pressait de tout son poids, comme pour décapiter son frère. Le couvercle craquait, pénétrait dans la chair vive de la nuque, écrasait les vaisseaux du cou, broyait les veines et les nerfs; tant qu'enfin un corps inerte pendit de la huche, un corps qui ne donnait plus aucun signe de vie.

***

Alors, à la vue de l'estropiat assassiné, une épouvante folle envahit l'âme du fratricide.

Deux ou trois fois, en chancelant, il traversa la chambre que les lueurs de la bougie emplissaient d'effrois, saisit à poignée les couvertures, les tira toutes à lui, s'y enroula des pieds à la tête, s'en recouvrit même le visage, puis s'accouva sous le lit. Dans le silence, ses dents grinçaient comme une lime sur du fer.